

14

– **L**'Ancien, j'ai réfléchi à notre entretien d'hier.

Depuis quelque temps, Alexandre intervient davantage. On dirait qu'il a pris de l'assurance. Jusqu'ici, il écoutait avec considération, la plupart du temps en silence. Il hésite moins désormais à poser des questions ou à faire part de ses doutes ou de ses réticences. Aujourd'hui, il insiste :

– Vous m'avez laissé l'impression, en parlant de la santé, que tout était déterminé.

– Que veux-tu dire ?

– Si la santé dépend des gènes, on ne peut rien y changer. Sommes-nous des espèces de robots ?

– Je me suis bien mal exprimé si tu en es venu à cette conclusion. Les choses sont beaucoup plus complexes. Disons que l'hérédité apporte le terrain sur lequel se grefferont les comportements. L'influence du milieu est considérable.

Depuis longtemps, on s'interroge sur la part relative de l'inné et de l'acquis. C'est un faux problème. L'imbrication de l'un et de l'autre est telle qu'il est futile de les départager. Ils existent de concert.

– J'ai tout de même l'impression que nous sommes conditionnés.

– Jusqu'à un certain point, mais un espace de liberté persiste. A nous de nous en accommoder, de l'utiliser au mieux, de l'amplifier éventuellement. Pour cela, il est nécessaire de sortir de la dépendance qui a marqué nos premiers pas.

– Vous voulez dire qu'il faut devenir autonome ?

– Oui. De la dépendance à l'indépendance, voilà l'itinéraire de l'homme. Son histoire se déroule entre ce point de départ et ce point d'arrivée, dans la joie et la tristesse, l'euphorie ou le désespoir.

A la naissance, le cordon ombilical est coupé. C'est la séparation physique d'avec la mère, la fin de la fusion. Ce coup de ciseau entre deux ligatures fait de l'enfant un être à part. La séparation psychologique commence à cet instant et se poursuit tout au long de l'existence.

Toutes les dépendances proviennent de cet instant dramatique, de ce choc inoubliable dont on ne se remet jamais complètement. On conserve la nostalgie du lien originel.

Certains, englués dans leur enfance, n'évoluent pas. L'alcoolisme, la narcomanie sont les manifestations les plus courantes de leur dépendance. Les névroses et les troubles de caractère également.

- Vous semblez laisser entendre que l'on est responsable de sa santé?

- Je vais même plus loin car je pense que l'on peut influencer sur elle par l'esprit. La sagesse populaire sait cela depuis longtemps.

On ne décide pas de tomber malade comme on décide de faire un voyage ou d'acheter une voiture. On est décidé. Je veux dire par là que ses dispositions intérieures font que l'on résiste plus ou moins bien à une agression.

Ce mécanisme passe probablement par le système immunitaire. Les divers niveaux de l'organisme s'influencent mutuellement. La résultante de ce fonctionnement en boucle, c'est précisément ce que l'on appelle la santé. C'est un état en perpétuel devenir.

La participation du psychisme est constante non seulement dans l'apparition d'une maladie mais aussi dans son évolution. La volonté de vivre fait parfois des miracles. Combien de patients ont survécu alors qu'ils étaient condamnés? Combien, las de lutter, se sont abandonnés à l'inéluctable?

Subitement, l'Ancien se tait. Il semble plongé dans une profonde méditation. Discrètement, Alexandre se lève et se prépare au départ.

15

Cette fin du jour est particulièrement belle. La chaleur s'est calmée et a laissé derrière elle comme un goût de nonchalance. Rien n'est plus agréable qu'un été qui se prolonge.

L'Ancien et le garçon sont silencieux. Ils se connaissent suffisamment désormais pour que parler devienne superflu. Les propos échangés ont créé entre eux une espèce de complicité.

Alexandre se dit que si toute la rencontre se passait ainsi, au-delà des paroles, dans la paix du soir, il ressentirait le même sentiment de plénitude.

Comme à regret, l'Ancien interrompt cette rêverie à deux :

– Il y a, Alexandre, la solitude.

– Je sais, dit le garçon.

– En es-tu sûr? La solitude a deux visages. Elle détruit ou régénère.

Il y a la solitude choisie qu'il suffit d'accueillir comme un don. Il y a la solitude imposée qui abaisse et humilie. Celle du moine en extase et celle du condamné dans sa cellule. Celle de la béatitude et celle du châtement.

On la rencontre inévitablement dans l'existence. Elle commence à la première respiration et se termine à la dernière. C'est seul que l'on naît et seul que l'on meurt. On n'échappe pas à une telle réalité.

La solitude révèle l'homme tel qu'il est. Elle le met à l'épreuve et lui confère sa vérité, son authenticité. Grâce à elle, les uns revivent, les autres se perdent. Les uns se suffisent à eux-mêmes et les autres s'étourdissent pour ne pas se voir en face.

S'accrocher à la moindre rencontre, s'installer dans le bavardage et la fébrilité témoigne d'une grande peur et de beaucoup d'inconséquence. L'anxiété se dissout dans la foule et le bruit comme elle se dissout dans l'alcool et les drogues. Elle n'en est pas moins présente.

– N'est-ce pas une forme de dépendance?

– Tu as raison. La dépendance peut prendre ces formes. Il faut s'en détacher pour accéder à la maturité. Autrement, c'est l'enlissement. Le passé s'infiltré dans le présent.

L'Ancien s'interrompt un instant, jette un coup d'œil sur le garçon et reprend :

– Il n'y a pas lieu de craindre la solitude. Un homme achevé s'ouvre au monde naturellement. Cela ne l'empêche pas d'avoir envie d'être seul parfois et de vivre ces moments dans une sérénité profonde. Autrement, comment saurait-il s'il est vivant? Quand écouterait-il battre son cœur?

Il faut sortir de soi-même en s'investissant au dehors et rentrer en soi-même pour se retrouver. C'est un mouvement de va et vient, une heureuse oscillation. De ce mouvement bien accordé naît la consistance.

On a souvent une image idéalisée de soi. Si cette image s'éloigne trop de la réalité, c'est la déception assurée. Un bon nombre de troubles de la personnalité proviennent de cet écart.

– Il suffit de faire coïncider l'image idéalisée et l'image réelle, dit Alexandre, pensif.

– Ce n'est pas si facile à réaliser. Il faut parfois y consacrer l'existence entière. Un tel clivage, source de déboires et de souffrances, rend l'adaptation au milieu particulièrement malaisée.

Il y a deux manières de s'adapter. L'une est passive et statique, l'autre, active et dynamique.

L'adaptation passive que je qualifie de béate consiste à ne rien remettre en question et à accepter n'importe quelle situation serait-elle malsaine et destructrice. Sans être forcément pathologique, elle mène rapidement au conformisme et à la stérilité.

En revanche, l'adaptation active suscite des changements lorsqu'ils paraissent nécessaires. Un équilibre satisfaisant naît des interactions entre l'individu et son environnement. Les ajustements sont constants et se font vers le haut.

Vois-tu, Alexandre, s'adapter sans se soumettre,
c'est, d'une certaine façon, posséder le monde.
Mais encore faut-il se posséder soi-même.

16

L'Ancien tourne autour de son banc en décrivant des cercles de plus en plus grands. Intrigué, le garçon, qui vient d'arriver, l'apostrophe :

– Que faites-vous? On dirait que vous rendez un culte à quelque divinité.

L'Ancien interrompt son manège, éclate de rire en se frottant les mains et rétorque :

– Ce n'est pas faux. Il s'agit bien d'une espèce de divinité. Elle se nomme la vacuité. Je fais le vide en moi. Le mouvement y contribue. La marche à pied, entre autres exercices, est souveraine à cet égard.

Tout vise à asservir l'être humain. Les médias, les discours, les exhortations, la routine, la publicité s'acharnent à lui imposer un cours unique. Il est

indispensable de se détacher de ce fatras pour retrouver un peu d'espace et respirer un air plus pur. Purgé des interventions parasites, l'esprit retrouve son indépendance. L'originalité s'exprime enfin.

Je t'ai parlé de la pensée associative. Elle exige des conditions favorables à l'émergence de l'idée rare mais ne se déploie que dans la liberté

La pratique assidue des associations suppose que l'on accueille toutes les pensées qui se présentent, y compris les plus menues ou les plus insignifiantes. Autrement, que se passe-t-il?

– La chaîne se rompt.

– C'est exact. Et on perd la suite, la pensée qui patiemment attendait son tour.

– Et où en étiez-vous avant mon interruption?

– Une idée était sur le point d'effleurer à la surface. Je me préparais à la recevoir. Sans doute a-t-elle quelque chose à voir avec ton arrivée puisqu'elle a pris forme à ce moment-là.

– J'espère ne pas l'avoir contrariée.

– Au contraire car elle concerne un sentiment que tu connais certainement : l'amitié. Tu as des amis?

Le garçon hésite :

– J'ai un copain que j'aime bien.

– Ce n'est pas de l'amitié. Tu n'en parles pas avec suffisamment de fougue. Il y a dans ce sentiment

un aspect passionnel qui manque ici.

L'ami est un autre soi-même. On se retrouve en lui comme dans un miroir. On connaît ses rêves à travers le récit qu'il en fait. Les émotions partagées, les idées échangées créent une rare et éphémère concordance.

L'amitié est l'apanage de l'adolescence, cette période bénie et trouble de la vie. Il n'est pas fréquent de découvrir la même générosité et la même intensité par la suite...

A l'âge adulte, l'amitié apparaît à des moments moins privilégiés. Elle exprime d'autres facettes de la personnalité. Plus superficielle la plupart du temps, elle ne correspond pas à des besoins identiques.

Les rapports avec autrui traduisent un degré d'engagement variable. Le langage en tient compte. Il y a les copains, les camarades, les confrères, les collègues, les rencontres mondaines, les contacts d'affaires par exemple. A toi d'en faire l'inventaire.

Alexandre pense à la relation faite de considération et d'estime qui s'est nouée entre l'Ancien et lui. Ne serait-ce pas de l'amitié? Une sorte de pudeur l'empêche de poser la question.

Les deux hommes, celui qui termine sa vie et celui qui la commence, se regardent. Longuement. Ils se rejoignent dans un silence partagé. La même idée leur est venue. Les mots ne sont pas nécessaires

17

– **A**s-tu pensé à nos propos d’hier ?

L’Ancien interroge le garçon. Il le fait rarement. D’habitude, il préfère attendre qu’un sujet s’impose. On dirait qu’aujourd’hui, il tente d’orienter l’entretien. Comme s’il se sentait pressé par le temps.

– Bien sûr, comment faire autrement ? J’ai repensé à l’amitié, ce qui m’a rappelé vos commentaires sur l’amour. J’applique, comme vous voyez, la pensée associative !

Me permettez-vous de vous poser une question à ce sujet ? Puisqu’il est souhaitable de respecter une certaine distance vis-à-vis de soi et vis-à-vis des autres, comment deux êtres peuvent-ils vivre ensemble sans risquer de se détruire ?

– Ce n'est jamais facile d'éviter les heurts et les tensions. Il n'y a pas que l'amour, cette merveilleuse ivresse, qui fait imaginer l'infini. Derrière le plus bel amour se cache le quotidien. Si on le laisse faire, par faiblesse ou par négligence, il médite ses assauts.

La femme et l'homme appartiennent à deux planètes différentes. Tentent-ils de retrouver leur propre image dans l'autre, ils sont forcément déçus. Ils n'ont pas les mêmes exigences ni les mêmes attentes. Par définition, la vie commune est conflictuelle.

Deux êtres se retrouvent face à face. Dans de telles conditions les individus incertains de ce qu'ils sont se sentent menacés. L'anxiété les gagne et s'infiltré dans leur comportement.

La peur de l'autre sexe n'est pas rare. Il y a des hommes qui croient aimer les femmes alors que leurs sentiments sont chargés d'ambiguïtés et de craintes indistinctes. Il y a des femmes dont l'identification précaire entretient l'ambivalence.

– Vous voulez dire qu'il n'y a pas de couple heureux?

– Rassure-toi. Il y en a plus qu'on ne croit. Mais l'accord ne peut exister qu'entre partenaires égaux, en pleine possession d'eux-mêmes, à l'aise dans leur sexualité et sûrs de leur identité. On ne peut demander à l'autre d'assurer son bonheur par ricochet. Il est en soi ou il n'est pas.

La conjonction de deux névroses, seraient-elles complémentaires, est rarement satisfaisante. Un

vrai couple se construit, par-delà la différence, dans la compréhension, l'affection et le respect. Il mobilise ce qu'il y a de mieux, chez l'être humain.

A ton âge, tu dois penser davantage à la séduction, ce jeu léger et délicieux. Elle donne de l'esprit et enrobe les mots de douceur.

Laisse-toi emporter par le désir qui coupe les jambes et accélère le souffle. Il annule le présent et fait miroiter l'avenir. Qu'importe l'aboutissement, c'est de l'imaginer qui compte.

Le garçon écoute, surpris et ému par le ton de l'Ancien. Il se dit qu'il ne se comporte pas comme d'habitude.

– Au cours de l'existence, poursuit ce dernier d'une voix douce comme s'il se parlait à lui-même, il faut avoir aimé, avoir souffert. Il faut avoir parcouru la gamme entière des émotions et des sentiments, dans la félicité ou la tristesse, pour qu'à la fin de la vie apparaisse enfin un soupçon d'espérance.

– Et c'est cela, la sagesse ?

Un long silence s'installe entre les deux hommes. Le garçon reprend :

– C'est étrange, vous n'avez jamais prononcé le mot.

– Etait-ce nécessaire ? La sagesse découle naturellement de mes propos. Conquête de tous les jours, elle est faite de sérénité et de paix intérieure.

Un regard calme sur les choses

Peut-être aussi d'expérience et d'humilité. Alexandre, le secret pour y accéder, c'est de se réconcilier avec soi-même.

18

Le garçon est en retard. Aujourd'hui, il a pris le temps de noter les thèmes qu'il voudrait aborder. Il a sa petite liste en poche. Les vacances se terminent et il voudrait profiter de ses derniers jours pour aller encore plus loin dans la réflexion. Les idées se bousculent en lui.

Depuis cette singulière rencontre, il n'a cessé de s'interroger. Beaucoup de sujets ont été traités, certains à peine esquissés. Tout s'est passé comme si l'Ancien avait choisi d'entrouvrir quelques portes lui laissant le soin d'approfondir les choses.

Enfin, il arrive en vue du banc. A sa grande surprise son compagnon n'est pas là.

C'est le crépuscule. Il ne reconnaît plus le paysage qu'il a appris à aimer. Le grand chêne est

toujours à sa place, bien enraciné dans son histoire de chêne. Mais on dirait que quelque chose a changé.

La nuit tombe rapidement. Le garçon regarde autour de lui. Personne. Il s'attend toujours à ce que l'Ancien apparaisse et reprenne sa place habituelle.

Il commencerait à parler de sa bonne voix égale. Progressivement, il l'amènerait à se concentrer sur un sujet inattendu, passionnant. Puis, le moment venu, il le laisserait partir avec en tête un feu d'artifice.

Comme chaque fois, sur le chemin du retour, une petite phrase le poursuivrait ou une remarque, jugée sans importance, anodine, éclaterait en lui et prendrait un sens nouveau.

Mille souvenirs lui reviennent. Il les accueille avec bonheur malgré l'anxiété qui le gagne. Il se souvient de chaque conversation, de leur début comme de leur fin. Seul, sur ce banc, il a l'impression de les revivre, orphelin soudain.

Comment, en si peu de temps, a-t-il pu avec ce guide énigmatique, parcourir tant de chemin? Il se demande un moment s'il n'a pas imaginé cette rencontre.

Le temps passe. Il lui faut penser à rentrer. Tout à coup, une idée lui vient qu'il repousse aussitôt. Insidieuse, elle le harcèle. Si l'Ancien ne revenait pas?

Des bruits de pas. Alexandre tend l'oreille, plein d'espoir. Sa déception est grande. C'est un inconnu qui sort de la nuit. Après un bref salut, il le hèle :

– Monsieur, monsieur...

– Qu'est-ce que tu veux?

– Vous êtes du pays?

– Oui et je rentre chez moi. Tu devrais en faire autant. Il est tard.

– Un renseignement, s'il vous plaît. Connaissez-vous l'Ancien?

– L'Ancien?

L'homme semble étonné. Il réfléchit un instant et dit :

– Non, je ne connais personne de ce nom.

– Pourtant, vous devez le connaître. Il vient ici tous les jours. Et il passe des heures sur ce banc.

– Comment est-il?

Le garçon s'apprête à le décrire et découvre, horrifié, qu'il n'y arrive pas. Les traits de son compagnon s'estompent, sa silhouette se brouille. Il ne se souvient que de sa voix. De son regard aussi lorsqu'il s'arrêtait sur lui avec une sorte de tendresse.

- Laissez. Ce n'est pas la peine.
- Comme tu veux. Moi, je continue.

Alors que l'homme disparaît au détour de la route, Alexandre comprend qu'il ne reverra plus son ami. Il se rend compte que toutes les réponses à ses questions ne lui seront pas données et qu'il devra les découvrir par lui-même.

Effondré, il se retient pour ne pas pleurer tellement il a vécu intensément cette parenthèse dans sa jeune existence. Une pensée le reconforte. Peut-être est-ce à dessein que son guide improvisé n'est pas venu. Il aurait voulu lui faire comprendre quelque chose.

Il cherche à se souvenir de sa dernière remarque. « Alexandre » avait-il dit en parlant de la sagesse, « le secret pour y accéder, c'est de se réconcilier avec soi-même ».

Enfin, le garçon se décide à partir. Il se lève et jette un dernier coup d'œil derrière lui. Il pousse un soupir, bombe le torse, puis à grands pas, sans se retourner, il emprunte le sentier qui le ramènera à la maison.

Il est devenu un homme.